



EN PHRASES AVEC CELINE

LE STYLE ET L'ÉMOTION

Lettre du 8 mars 1954 à Albert PARAZ

" La vérité est que je suis mal doué. Artistiquement. Pour retrouver l'émotion du langage parlé à travers l'écrit, j'ai beaucoup de mal. Je suis d'autre part infiniment humble et patient. Je recommence le même boulot cent fois, mille fois... pour retrouver la ligne émotive. Sans doute vainement ! Les copains ne s'embarrassent pas de ces soucis... d'ailleurs ils n'ont pas ces soucis ! Et le lecteur s'en fout aussi !

Les Impressionnistes étaient de bien grands emmerdeurs ! Le " jour d'atelier " faisait très bien l'affaire de tout le monde ! Les livres sans émotivité sont bien agréables. - Ils sont décents. "

(Jean Guénot, Louis-Ferdinand Céline damné par l'écriture, 1973, p. 12).

DU PRÉCHI PRÉCHA au lieu de ma " PETITE MUSIQUE "

- Ça s'appelle inventer. Prenez les impressionnistes. Ils ont sorti leur peinture au grand jour, ils sont allés peindre à l'extérieur, ils ont vu comment on déjeune vraiment sur l'herbe. Les musiciens ont travaillé de leur côté. De Bach à Debussy il y a une grosse différence. Ils ont fait des révolutions. Ils ont fait bouger les couleurs, les sons. Moi c'est les mots, la place des mots. En ce qui concerne la littérature française, alors là je vais faire le savant, il ne faut pas m'en vouloir : nous sommes les pupilles des religions catholique, protestante, juive... enfin des religions chrétiennes. Ceux qui ont dirigé au cours des siècles l'instruction des Français ce sont les jésuites. Ils nous ont appris à faire des phrases traduites du latin, bien balancées, avec un verbe, un sujet, un complément, un rythme. Bref du prêchi, du prêcha, du sermon. On dit d'un auteur : " Il file bien la phraaase "... Moi je dis : " C'est pas lisible. " On dit : " Quel magnifique langage de théâtre ! " Je regarde, j'écoute : c'est plat, c'est rien, c'est zéro. Moi, j'ai fait passer le langage parlé à travers l'écrit. D'un seul coup.

Quatre-vingt mille pages à la main...

Ce passage est ce que vous appelez votre " petite musique ", n'est-ce pas ?

- Je l'appelle " petite musique " parce que je suis modeste, mais c'est une transposition très dure à faire, c'est du travail. Ça n'a l'air de rien comme ça, mais c'est calé. Pour faire un roman comme les miens, il faut écrire quatre-vingt mille pages à la main pour en tirer huit cents. Les gens disent en parlant de moi : " Il a l'éloquence naturelle..., il écrit

comme il parle... c'est les mots de tous les jours... ils sont presque en ordre... on les reconnaît. " Seulement voilà ! c'est " transposé ". C'est juste pas le mot qu'on attendait, pas la situation qu'on attendait.

C'est transposé dans le domaine de la rêverie entre le vrai et le pas vrai, et le mot ainsi employé devient en même temps



plus intime et plus exact que le mot tel qu'on l'emploie habituellement. On se fait son style. Il faut bien. Le métier c'est facile, ça s'apprend. Les outils tout faits ne tiennent pas dans les bonnes mains. Le style c'est pareil. Ça sert seulement à sortir de soi ce qu'on a envie de montrer.

Que cherchez-vous à montrer ?

- L'émotion.

(Interview avec Claude Sarraute, Le Monde, Cahiers Céline 2, Céline et l'actualité littéraire 1957-1961, NRF, Gallimard, 18 février 1982, p.170).

AUTOUR DE L'ÉMOTION

(...) Je reviens à ce style. Ce style, il est fait d'une certaine façon de forcer les phrases à sortir légèrement de leur signification habituelle, de les sortir des gonds pour ainsi dire, les déplacer, et forcer ainsi le lecteur à lui-même déplacer son sens. Mais très légèrement ! Oh ! très légèrement ! Parce que tout ça, si vous faites lourd, n'est-ce-pas, c'est une gaffe, c'est la gaffe. Ça demande donc énormément de recul, de sensibilité ; c'est très difficile à faire, parce qu'il faut tourner autour. Autour de quoi ? Autour de l'émotion.

Alors là, j'en reviens à ma grande attaque contre le Verbe. Vous savez, dans les Ecritures, il est écrit : " Au commencement était le Verbe. " Non ! Au commencement était l'émotion. Le Verbe est venu ensuite pour remplacer l'émotion, comme le trot remplace le galop, alors que la loi naturelle du cheval est le galop ; on lui fait avoir le trot. On a sorti l'homme de la poésie émotive pour le faire entrer dans la dialectique, c'est-à-dire le bafouillage, n'est-ce pas ?



Ou les idées. Les idées, rien n'est plus vulgaire. Les encyclopédies sont pleines d'idées, il y en a quarante volumes, énormes, remplies d'idées. Très bonnes, d'ailleurs. Excellentes. Qui ont fait leur temps. Mais ça n'est pas la question. Ce n'est pas mon domaine, les idées, les messages. Je ne suis pas un homme à message. Je ne suis pas un homme à idées. Je suis un homme à style.

Le style, dame, tout le monde s'arrête devant, personne n'y vient à ce truc-là. Parce que c'est un boulot très dur. Il consiste à prendre les phrases, je vous le disais, en les sortant de leurs gonds. Ou une autre image : si vous prenez un bâton et si vous voulez le faire paraître droit dans l'eau, vous allez le courber d'abord, parce que la réfraction fait que si je mets ma canne dans l'eau, elle a l'air d'être cassée. Il faut la casser avant de la plonger dans l'eau. C'est un vrai travail. C'est le travail du styliste.

(Exposé enregistré : L.F. Céline vous parle, Cahiers Céline 2, février 1982, p.85).

JE SUIS DE STYLE MOI ! MAROTTE !

Je suis aux souvenirs vous me pardonnerez... C'était des heures en somme heureuses...

La nuit là, d'où je vous parle, en fosse, j'entends, je réentends... dites !... les sanglots des viôdôlons ! ils me miaulent !... et les cornes " pouing, pouing ", du Quai !... les " teufs-teufs ", leur asthme !... la course à Cancale !... les hurrahs ! la foule... c'est du ciné à la date !... des actualités du Passé !... les ratés de moteur !... en imitations !... et le piano ! et les airs en vogue... Les temps que vous vécûtes vous quittent plus... ni les roses... preuve là, ils hurlent autour je suis sûr... et les chiens du guet et les martyrs des mitards... et les trois condamnés à mort, le " 14 "... le " 16 "... et le " 32 "... M'en fous !... le violon et les sanglots m'hantent et le coup de piano... Oh, je suis pas de toutes les nostalgies !... pas de Toundras pour moi ! pas de baignon plus ! flûte !... Quitte que je quitte la Butte que c'est devenu plus que vampires... qui démontrent pas de me saigner blanc... j'irai attendre à Saint-Malo !... Ils veulent plus de moi avenue Gaveneau ? ni rue Contrescarpe ? Je vais pas m'ennuyer pour si peu !... J'ai ma mission moi ! mon art ! mes arts !... Je traite les bronchites comme personne !... et les sciatiques ! si douloureuses !...



Je serai apprécié Côte d'Emeraude ! Surtout ayant ma villa !... Oh, je quitterai pas le Casino de l'œil !... tout ce qui entrera, sortira mes clients !... spectres avec os... sans os... ou vifs !... à vieilles ! à luths ! à chouettes ! tous !... villa, je suis quelqu'un !... Ça aime le décorum les spectres ! Exemple : l'Opéra ! ça hante pas que les ruines !... moi j'ai entendu des " raps " moi qui vous parle... des fracassements de bahuts géants ! la veille qu'on m'arrête... que mon Destin passait en Enfer... vous dire leurs goûts... Ils aiment pas le pitchpin les fantômes !... le massif, le haut style, voilà !...

Je suis de style moi ! marotte ! le Casino je suis servi ! mammouth et pieuvre, menhirs mêlés !... Granit, ardoises, briques !... vous écriez : " l'horreur " ! pardon ! une tempête arrive, elle reprend tout ! les années passées, les passions, les roses... les toits, les arêtes, tout vibre ! chante !... les vitres sous archet ! gouttières, hautbois ! la mousse ruisselle dans l'ouragan !... Raffluent binious... guitares... lorgnons !... Botrel !... crêpes... Paimpolaises... Fragon... la malle de Jersey s'annonce... se dessine... effleure l'horizon... frôle à la bouée, la " sonore "... bourre à la lame... grandit, détache sur Cézembre... c'est de la brisure de mousse partout... mille récifs et le Fort Royal !... le majestueux rafiote borde... mille miss en mollets sautent, s'échappent... ah s'égaillent !... riantes... pépientes !... d'un pensionnat on ne sait d'où ?

(Féerie pour une autre fois, Folio n° 918, Gallimard, 1985, p. 94).

L'ÉMOTION EST CHICHITEUSE

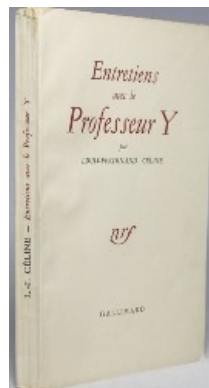
La nature ne donne, croyez-moi, que très rarissimement la faculté inventive à un homme... et encore elle se montre foutrement chiche !... tous ceux qui s'en vont bêlant qu'ils se sentent tout bourrés d'inventions, sont autant de sacrédiés farceurs... aliénés

ou pas... L'émotion ne se retrouve, et avec énormément de peine, que dans le " parlé "... l'émotion ne se laisse capter que dans le " parlé " et reproduire à travers l'écrit, qu'au prix de peines, de mille patiences... l'émotion est chichiteuse, fuyeuse, elle est d'essence évanescence... il n'est que de se mesurer avec, pour demander très vite pardon !... la rattrape pas qui veut la garce ! que non !... des années de tapin acharné, bien austère, bien monacal, pour rattraper, et de la veine !...
(Interview avec André Brissaud, Bulletin du Club du meilleur livre, Cahiers Céline 1, mai 1985, p.160).



STYLE PROFILÉ, RAILS PROFILÉS...

La surface est plus fréquentable !... la vérité !... voilà !... alors ?... j'hésite pas moi !... c'est mon génie ! le coup de mon génie ! pas trente-six façons !... j'embarque tout mon monde dans le métro, pardon !... et je fonce avec : j'emmène tout le monde !... de gré ou de force !... avec moi !... le métro émotif, le mien ! sans tous les inconvénients, les encombrements ! dans un rêve !... jamais le moindre arrêt nulle part ! non ! au but ! au but ! direct ! dans l'émotion !... par l'émotion ! rien que le but : en pleine émotion... bout en bout !



- Comment ?... comment ?

- Grâce à mes rails profilés ! mon style profilé !

- Oui !... oui !...

- Exprès profilés !... spécial ! je les lui fausse ses rails au métro, moi ! j'avoue !... ses rails rigides !... je leur en fous un coup !... il en faut plus !... ses phrases bien filées... il en faut plus !... son style, nous dirons !... je les lui fausse d'une certaine façon, que les voyageurs sont dans le rêve... qu'ils s'aperçoivent pas... le charme, la magie, Colonel ! la violence aussi !... j'avoue !... tous les voyageurs enfournés, bouclés, double-tour !... tous dans ma rame émotive !... pas de chichis !... je tolère pas de chichis ! pas question qu'ils échappent !... non ! non !

(Entretiens avec le Professeur Y, Gallimard, Folio, 12 décembre 1995, p.83).

ILS ONT CONNU CÉLINE



Paul Chambrillon

(...) Céline disait :
 " J'aurais voulu être musicien ; le langage musical est évidemment plus émotif ". Des chercheurs n'ont-ils pas découvert des octosyllabes dans ses romans ?
 Tout son œuvre publié est un plaidoyer incessant pour les rythmes profonds du langage, formulé à travers le sien, le savoureux parler parisien des petites gens.
(Frémeaux et Associés, Extrait du livret accompagnant l'Anthologie Céline éditée sous la direction de Paul Chambrillon).



Pierre Monnier

Je dirai ici, en toute simplicité : Céline est l'écrivain de la vision claire et de l'écriture parfaite et exhaustive. Il en ressort un style aussi fort qu'original, que l'on peut fuir ou admirer sans réserve. Je vous donne ici une opinion pertinente, celle de Maurice Bardèche : " *Le génie poétique de Céline, c'est la formidable charge de courant poétique et émotionnel qu'il fait passer dans l'assemblage bizarre des mots, leur bercement et leur cadence.* "
(Dun antre l'autre, Louis-Ferdinand Céline, 2005, BC n°110).



Philippe Hériat et Céline

Le succès du livre avait déjà éclaté, quand je demandai un jour à notre éditeur ce que Céline préparait maintenant. " Il est hésitant. Il cherche son style Je ne saurais, après trente ans, garantir l'exactitude des termes, mais j'affirme celle du sens, et celle de cette petite phrase : Il cherche son style. "
 C'est parce que ces quatre mots me frappèrent qu'ils se gravèrent dans mon esprit. J'y ai bien souvent songé depuis. Je les ai entendu prononcer quand *Mort à crédit* n'était pas commencé, dont le génie verbal allait continuer, en le surpassant peut-être, celui du *Voyage* ; quand s'ouvraient une carrière et un destin qui semblent maintenant si logiquement contenus dans leur premier départ ; enfin quand il n'était pas même imaginable que le style de Céline ouvrirait une école, aurait des imitateurs et des disciples, deviendrait la forme de pensée et la forme de révolte de toute une postérité.
(Philippe Hériat, L'Herne n°5, 1965).



Nicole Debrie

Les autres œuvres vous touchent donc un peu moins...

Oui... Mais je les aime tout de même beaucoup. Enfin, c'est pas pareil. Il aurait voulu être musicien, Céline.
 La musique a un pouvoir que n'ont pas les mots.
 Il le montre d'ailleurs dès le début de *Voyage*, Bardamu est embarqué par la musique qui passe, hein ?
 C'est d'ailleurs pour ça que Céline triture les mots jusqu'à se les approprier.
 Et l'ordre des mots, pour en faire des notes, pour sa musique à lui.

D'après vous, en quoi consistait le génie de Céline ?

Il était doué d'une énorme compassion, ce qui lui permettait de ressentir ce que ressentaient les autres.
 Ce qui rend son œuvre émotive et lyrique.
*Propos recueillis par Emeric Cian-Grangé
 (BC n° 368, novembre 2014, p. 17).*

ILS L'ONT LU



Pierre Lalanne

Devenir célinien en se laissant simplement porter par la richesse de son écriture, par sa musique enchanteresse qui se module au gré des livres. Toutefois, il faut bien l'admettre, elle contamine aussi, la petite musique célinienne. Il juge. Il dénonce. Il s'emporte. Il écrit et exagère toujours en se noyant dans les excès propres à son génie. Il sait que l'avenir n'appartient plus à sa patrie qu'il aime tant et que tout le reste est du blabla et du bourre mou. En fait, si Céline peut se réclamer d'une idéologie quelconque, c'est celle de l'apocalypse, celle du cataclysme intégral, de la grande finale, celle de son monde dont il est le seul à avoir compris, prédit et décrit les derniers soubresauts ; la seule fin possible lui permettant de s'offrir l'envergure nécessaire à la magnificence de son style. (Louis-Ferdinand Céline et les idéologies, 21 mai 2009).



Marc Laudelout

A l'instar de Proust, auquel on l'a souvent comparé, il maîtrise une écriture en rupture avec les écrivains qui l'ont précédé. Elle est à la fois radicalement neuve et inimitable. Céline a véritablement créé une poétique à la mesure de son imaginaire. Il l'a définie lui-même : l'introduction de l'émotion du langage parlé dans la langue écrite. " *C'est rare un style. Un écrivain il y en a un, deux, trois par génération* ", dit-il à la fin de sa vie à Louis Pauwels. Nul doute que Céline fait partie de ces écrivains. Encore faut-il ajouter que cette écriture véhicule des appréciations et des émotions qui n'avaient pas été exprimées de la sorte avant lui. (Joseph Vebret, *Céline l'Infréquentable, entretien inédit réalisé en mars 2011, avec la complicité de Frédéric Saenen, Jean Picollec, mai 2011, p. 103*).



Alexandre Jardin

A douze ans, le *Voyage au bout de la nuit* est entré dans ma vie. Le verbe de Céline m'a fait sentir, avec brutalité, que le français restait à violer, que notre langue était disponible pour toutes les aventures stylistiques. Ce roman singulier m'a écarté de la littérature tant mon émotion était vive lorsque je lisais les déambulations de Bardamu ; tout le reste me semblait fade, inerte. Seul, le grand Louis-Ferdinand me précipitait dans les affres, seule sa prose me donnait la mesure de mes propres sensations. Il y avait dans ses phrases plus d'or que je n'en avais jamais trouvé sous une couverture de livre. Lui seul savait me réveiller avec des mots. Plus tard, j'ai relu ce texte famélique : ma première émotion se poursuit encore dès que je soulève la vieille couverture de chez Denoël et Steele. Céline me rend mes dix ans. (Infomatin, 2 juin 1995).



Pierre Ducrozet

Il faut lire cet exceptionnel ouvrage dans lequel Céline fait preuve, en plus d'un immense humour, d'un discernement remarquable quant à son œuvre, son génie, son invention - petite, toute petite, trois fois rien, " l'émotion du



Michel Schneider

(écrivain, énarque, haut fonctionnaire et psychanalyste) :
" Je ne me donnerai pas le ridicule de juger du style de Céline, me contentant d'analyser de quoi il est fait. Jean-Pierre Richard l'a montré : il s'agit d'un



Pol Vandromme

Mais c'est peut-être dans sa correspondance avec Milton Hindus, familière et savante, qu'il a le mieux dit sa préoccupation :
" Mon apport aux lettres françaises a été

parlé dans l'écrit ", mais d'une ampleur insensée dont il a lui-même saisi toute la portée.

Et comment saisir cette émotion si fugace ?

Grâce au style, bien sûr - ah bon, et quel style ?... Ah ! ah ! Monsieur est intéressé... Et bien celui qu'on lui connaît, seulement à l'état d'ébauche dans *Voyage au bout de la nuit* et qui va prendre sa véritable dimension dans les romans suivants : cette musique si particulière, syncopée, comme rythmée par un canon, cette symphonie écumeuse, éructante, lyrique à souhait, portée par un fabuleux éclat de rire et un cœur prêt à se rompre...

L'émotion dont parle Céline, c'est la fièvre. L'art, ce n'est pas autre chose, une fièvre tenace, la musique du sang. Céline est un ultra-sensible, et comme tous les sensibles, il souffre, il voit double, il déforme le réel pour pouvoir le supporter. Il a les nerfs à vif, sa plume tressaute, mais son génie - le revoilà celui-là - est de ne pas faire dérailler ce " métro émotif ", de garder la mesure, de faire danser le feu dans sa paume en l'attisant, jusqu'à l'embouchure, jusqu'au silence. "

(*Spécial Céline n°15, Le métro émotif, Relecture, hiver 2014*).

style oral, au premier sens du terme, inapte à la rétention excrétoire, et qui se moque du dégoût comme du bon goût. Les mots sont plus crachés que remâchés, vomis que travaillés au gueuloir de Flaubert. La nausée y tient la même place que la diarrhée chez Littell. Style oral, vraiment ? Rien de plus écrit - je ne dirai pas de mieux écrit - que ce style parlé : personne n'a jamais parlé comme Bardamu. Le style de Céline est comme le style selon Céline. (...) Il n'est pas question de nier les beautés de cette écriture, mais de voir le fond abject sur lequel elles s'enlèvent pour y retomber aussitôt. Déjà présent dans le " Voyage " et " Mort à crédit " (il faut reconnaître le génie des titres), ce style haché de haine de soi et des autres (les pauvres, surtout) ne fera qu'empirer dans la trilogie de la fin. C'est à sa densité émotionnelle que Céline, méprisant Proust, croit reconnaître un grand style. Exécree, l'humanité, exécree, la langue, c'est logique, mais on n'est pas obligé d'aimer. "

(*Les mots sont crachés, Le Point n° 2017, 12 mai 2011*).

je crois ceci, on le reconnaîtra plus tard, rendre le langage français écrit plus sensible, plus émotif, le désacadémiser - et ceci par le truc qui consiste (moins facile qu'il y paraît) en un monologue d'intimité parlé mais TRANSPOSÉ - Cette transposition immédiate spontanée voilà le truc - En réalité, c'est le retour à la poésie spontanée du sauvage.

Le sauvage ne s'exprime pas sans poésie, il ne peut pas.

Le civilisé académisé s'exprime en ingénieur, en architecte, en mécanisé, plus en homme sensible. Resensibiliser la langue, qu'elle palpète plus qu'elle ne raisonne - TEL FUT MON BUT - Je suis un styliste, un coloriste de mots mais non comme Mallarmé des mots de sens extrêmement rares -

Des mots usuels, des mots de tous les jours ". (*Pol Vandromme, Céline et Cie, L'Age d'Homme, 1996, p.65*).



Christophe Malavoy

Pour écrire ces entretiens, vous avez pris la liberté de mêler fiction et réalité. Quelles sont les raisons qui ont dicté un choix aussi téméraire ? D'une façon générale, quel accueil a reçu votre ouvrage ?



Fabrice Luchini

Il n'y a rien de moins céninien que la gouaille populaire. Céline n'est pas Audiart. Audiart, sans doute, lui doit beaucoup ; mais Céline, c'est autre chose : c'est à la fois Rabelais, Shakespeare et Mme de Sévigné. Je ne l'augmente pas, je ne la surcharge pas. Depuis vingt-cinq ans, j'essaie seulement de ne pas en éteindre la magie.

*** De qui vous semble-t-il l'héritier**



Bruno de Cessole

Il ne s'agit pas bien sûr, de la transposition du langage parlé, populaire, dans la littérature, mais d'une alchimie complexe, d'un travail obsessionnel sur la langue, infiniment repris et remanié, avec un souci maniaque du rythme et de la musique de la phrase, de la métaphore la plus parlante, de

La seule raison qui vaille en littérature, c'est de prendre des libertés. C'est d'ailleurs ce que n'a pas cessé de faire Céline : Prendre des libertés. Que ce soit avec la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire, la ponctuation, mais aussi le conformisme, l'académisme, le politiquement correct... Ce qui a dicté mon choix, c'est simplement de faire vivre Céline, de l'animer, de le sentir bouger, de ne pas en faire un cliché, une momie, de lui donner de la chair, du souffle, de la colère, de la tendresse, de faire entendre sa souffrance, sa poésie autant que ses excès... et surtout, de ne pas faire ce qui a déjà été fait. J'ai voulu un Céline vivant, loin des cercles et des salons, loin des commentaires, des explications, de ceux qui ont des avis, des idées... j'ai voulu être le plus proche de Céline quand il dit : " *j'ai pas d'idées moi ! aucune ! je trouve rien de plus vulgaire, de plus commun, de plus dégoûtant que les idées !* (Entretiens avec le Professeur Y). Ce qui m'a dicté, c'est surtout une musique, la petite musique de la phrase, le ton juste... la vérité du " bouton de col à bascule. " (Propos recueillis par Emeric Cian-Grangé, *Le Petit Célinien*, 14 novembre 2011).

?

François Villon est sans doute à ses yeux un bon poète ; il a de l'admiration pour Rabelais ; Proust lui apparaît comme un sacré styliste, mais il est un peu long : tant de pages pour savoir qui va jouer à la bête à deux dos avec qui ! Le grand écrivain, c'est pour lui La Fontaine. (...) On n'est pas dans la littérature : on est dans la vie. Céline, comme La Fontaine, comme Villon, comme Rabelais, comme Rimbaud, fait entrer la vie dans la littérature. Certains critiques poussifs le considèrent comme un simple aboyeur. Les pauvres : ils n'y ont rien compris. Ils ont vu un concert de trompettes là où se manifestait un génie de la douceur sans pareil. Céline n'est pas un écrivain de la psyché. C'est un écrivain de la vie. " *Je ne m'intéresse plus aux hommes*, écrit-il à Elie Faure. *A leurs opinions. C'est leur trognon qui m'intéresse : pas ce qu'ils disent, mais ce qu'ils sont. C'est la chose, l'homme en soi : presque toujours le contraire de ce qu'il raconte.* " En désarticulant la langue, il l'a libérée pour coller au concret et, par là, à la poésie des choses. C'est ce qui lui donne sa légèreté singulière. " (*L'incroyable Voyage*, propos recueillis par Michel De Jaeghère et Isabelle Schmitz, *Le Figaro hors-série*).

L'onomatopée la plus suggestive. Céline n'est pas à la littérature ce que Bruant fut à la chanson, c'est le plus grand jazzman de la littérature française. Et un rénovateur génial de la tradition précieuse, comme le fut aussi Jean Genet, encore que celui-ci a vieilli. Montherlant, qui n'aimait ni l'homme ni l'œuvre, a écrit que la langue de Céline lui apparaissait comme le comble de l'artifice. C'est exact, mais il n'a pas voulu voir que l'émotion qui la sous-tend n'est pas feinte, elle, à rebours de ses propres postures cambrées et du mensonge sur ses préférences sexuelles. Cela étant, on ne peut réduire la révolution célinienne à cette mirobolante invention de l'émotion transfusée dans le langage écrit, pas plus qu'aux trois points de suspension, dont on trouve trace, avant lui, chez quelques écrivains fin-de-siècle. Avec *Féerie pour une autre fois*, le lecteur, chahuté, ensorcelé, est contraint d'admettre que le rêve insensé de Flaubert, " un roman sans sujet, ou presque ", qui tiendrait par la seule force du style, s'est réalisé. Cette révolution littéraire, dont il fut le fourrier iconoclaste, fait bien de Céline, avec Proust, l'un des phares littéraires du XXe siècle, et le dynamiteur des conventions sur lesquelles la littérature française s'est construite. (*Entretien inédit, in Joseph Ve Bret, Céline l'Infréquentable, Jean Picollec, mai 2011, p. 75*).



Eric Mazet

Seul dans l'arène, bien



Frédéric Vitoux

Céline a porté à son sommet d'incandescence un



Christophe Mercier

avant Guernica, Céline avait entonné son Canto puro, prévoyant que du ciel tomberaient les foudres.

Le ton était donné. Sans le ton du délire adopté sciemment, *Bagatelles* serait illisible, mortellement ennuyeux comme l'est *La France juive* de Drumont. Contre la langue morte des politiciens, des journalistes, des écrivains néo-classiques, de droite ou de gauche, fascistes ou communistes, la majorité des gens lettrés, cultivés, raffinés, contre le mensonge de leur langue morte, convenue, et de leurs idées générales, abstraites, inutiles, le délire célinien se dresse comme un cri de liberté, d'individualisme, d'authenticité.

Contre le discours du sous-préfet aux champs, le faux raffinement du fin lettré chinois, la version latine et la rédaction composée, synonymes de mort, le verbe de Céline revendique une liberté et une vitalité, une contestation individuelle jaillie de l'émotion personnelle, inimitable, un refus de tout embrigadement idéologique, d'abrutissement publicitaire, de conditionnement intellectuel.

(*Propos recueillis par Emeric Cian-Grangé, Le Petit Célinien, 1er juillet 2012*).

style à la fois précieux et populaire. S'il faut chercher une forme de postérité célinienne, elle est ailleurs.

Regardez les écrivains que l'on dit céliniens ! C'est accablant. Ce n'est rien. C'est consternant. Ces écrivains hissent leur paresse grammaticale, leur complaisance, leurs facilités, leur vulgarité au niveau de ce qu'ils croient être un style. Les malheureux ! J'ai été très marqué par Céline. Sa vision pessimiste m'habite. Rivaliser avec lui serait vain, indécent. Chaque fois que je relis Céline, je suis émerveillé. Un exemple ? Ayant eu à évoquer récemment la débâcle de 1940, j'ai lu des reportages, des témoignages, des textes littéraires pour me replonger dans cette ambiance. Dans le prologue de *Guignol's band*, je tombe sur cette description des foules de civils en fuite sur les routes, et des blindés français rescapés refluant eux aussi vers le sud, et dont la population s'écarte : "*Orangeante ferraille à panique*", dit-il de ces chars d'assaut en retraite.

Formidable formule ! Trois mots ! Tout est dit ! C'est shakespearien. La terreur, le vocifération, le ridicule. Tout l'art d'un écrivain est d'avoir de tels bonheurs d'expression. Le sens du raccourci. Des allitérations. Des images. Bref, le génie.

(*Propos recueillis par Marc Laudelout et Arina Istratova, BC n° 273, mars 2006*).

Céline fait naître l'émotion, tricote son style, à partir d'un tissu narratif anecdotique, il en arrive, dans *Féerie* et, surtout, dans *Normance*, à évacuer totalement l'anecdote, à parvenir au sommet de ce que peut parvenir à faire un écrivain : faire un livre d'émotion pure, dégagé de toutes les contingences d'un scénario. Un livre dans lequel l'émotion (toute la gamme des émotions, du rire le plus franc à des moments d'angoisse, de bouffonnerie noire) passera uniquement par le style, la respiration de la phrase.

Un livre de pure abstraction, en quelque sorte - à ne pas confondre avec le formalisme : la forme de Céline n'est pas préconçue, elle s'invente au fur et à mesure, au gré des émotions, des couleurs, des sons, des images. Pas de scénario, donc. Dans *Normance*, Céline fait, avec génie, la démonstration que lui seul est capable de faire : de la littérature pure, avec les seuls outils de la littérature, les mots.

Mais des mots qui n'ont plus pour fonction de raconter, des mots qu'on a l'impression de redécouvrir dans un nouvel assemblage, qui retrouvent leur fonction première : traduire l'émotion.

(*Un livre d'émotion pure, BC n°141, juin 1994*).

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)

